

***Ballade des Saintongeaises
Femmes de Saintonge à découvrir ou redécouvrir ****

Cette conférence, revue et augmentée depuis, a été donnée à Sonnac (17160) le vendredi 5 novembre 2010, et fut publiée en 2011 dans la revue *Aguaine-Le Subiet* (n° 279) de la Société d'Ethnologie et de Folklore du Centre-Ouest (SEFCO) - Maison de Jeannette - 51 rue de la Garousserie - 17400 St-Jean-d'Angély - téléphone 05 46 32 03 20 - Courriel : sefco17@wanadoo.fr

* Toute citation et toute reproduction extraites de ce document doivent se référer à ce dernier (loi du 11 mars 1957 consolidée au 3 juillet 1992).

Ballade des Saintongeaises

Femmes de Saintonge à découvrir ou redécouvrir

Il est difficile, quand on est originaire d'un coin précis de Saintonge, de parler de la Saintonge sans passion, et citer les Saintongeaises, trop souvent méconnues, en essayant d'être exhaustif est chose tout aussi délicate d'autant que, tant pour la Saintonge que pour les Saintongeaises, on se heurte à un problème méthodologique. En effet, deux points paraissent devoir être définis : quelle Saintonge et quelles Saintongeaises ? À cet égard, mettant à profit l'opportunité offerte par le titre de cette conférence, il semble cohérent de proposer un fil conducteur qui s'articule autour des deux axes annoncés ; le premier sur la Saintonge : voir la Saintonge et le deuxième, le plus important : connaître les Saintongeaises ; qui sont-elles et quels sont les domaines où elles se sont particulièrement illustrées ?

Toutefois en prélude, une mise au point pour expliciter le terme ballade (avec deux I) nous paraît utile car, si l'on s'en tient au sens même de ballade, c'est bien à une évocation et à une balade, ou plus exactement une sorte de promenade sur le parcours des Saintongeaises qui méritent d'être découvertes ou redécouvertes, que nous vous convions, un peu à la manière de la célèbre *Ballade* de François Villon, la *Ballade des Dames du temps jadis*. Fort connue grâce à Brassens - un jour ou l'autre, nous l'avons tous fredonnée - cette ballade effleure, sans forcément approfondir leur vie même, plusieurs dames célèbres.

Avouons-le, circonscrire de façon précise la Saintonge pour lui donner des limites réelles et objectives pose problème car on se rend compte que la Saintonge offre une diversité étonnante. Si on s'éloigne d'Aulnay pour aller à Saint-Jean-d'Angély pour monter ensuite vers Saintes, puis redescendre vers Pons, Jonzac, Barbezieux, Montendre, on goûte pleinement cet itinéraire terrien, semé de vallons et de coteaux, de vignes et de prés gras et tendres, d'églises romanes et de fermes aux tuiles roses. Mais à cet itinéraire intérieur, n'ayons garde d'oublier l'autre plus maritime : le littoral saintongeais, cette côte maritime - ou qui le fut - lorsqu'on part de la belle et historique place de Brouage pour faire halte à Royan et ensuite continuer la route en passant par Saint-Georges-de-Didonne, Talmont, Meschers, Mortagne jusqu'à, grosso modo, Blaye.

Ces itinéraires montrent une Saintonge plurielle mais aussi difficilement limitative. Ses frontières sont floues et paraissent, selon l'itinéraire choisi, ou restrictives ou extensives, et le choix arrêté pour cette conférence sera résolument restrictif parce qu'il est fait en fonction d'objectifs qui, comme pour tout le monde, sont empreints d'une histoire personnelle et emplis, dès lors, de subjectivité. Ma Saintonge, du moins celle proposée ici, est avant tout en Charente-Maritime : elle va d'Aulnay à Saint-Jean-d'Angély et Saintes, pour aller légèrement du côté de la Charente et même remonter, au gré des évocations, vers Pons pour glisser doucement le long du littoral. C'est, lorsqu'on eut le bonheur d'y naître, celle que les aléas de la vie font parfois quitter mais c'est aussi celle qui envoûte jusqu'à n'avoir qu'un seul désir : la retrouver¹.

Or de cette diversité à la fois terrienne et maritime, ce qui unifie, me semble-t-il, la Saintonge et la fait unique, c'est cette luminosité, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, créée et enfantée par son ciel haut et somptueux aux couleurs douces, pastellisées, subtilement changeantes, entre bleus fastueux

¹ C'est celle chantée par celui qui reste l'un de ses meilleurs et immortels chantres, Goulebenéze (1877-1952) :

*Au vent des souvenirs, ce soir j'ai fait un rêve
Et j'ai vu refleurir sortant d'un vieux coffret
En une heure charmante autant qu'elle fut brève
Le rappel d'un passé que mon pays m'offrait.*

*Et j'ai vu défiler ainsi que dans un songe
Les yeux à demi clos pour voir avec le cœur
Ce pays merveilleux qu'on nomme la Saintonge
Gâté par la nature et combien séducteur.* (Saintes 1942, poème dédié aux prisonniers de guerre de Saintonge).

Dans une conférence dédiée aux femmes de Saintonge, il me paraît néanmoins opportun et équitable de rappeler Goulebenéze pour avoir eu la chance, alors que j'étais une petite fille, de le voir (ce devait être dans les années 1946/1947) à une foire à Matha, avec mon père qui m'avait dit : « il faut que tu voies et que tu te rappelles ce grand bonhomme ».

et chatoyants - bleus tellement bleus qu'ils en deviennent laiteux - et verts frais et reposants, associés aux multiples harmonies de gris tantôt effilochées et argentées, tantôt sombres et veloutées. Toutes ces couleurs de la Saintonge, ces luxueux flux et reflux de lumière et de brume, tendrement caressés ou fortement violentés par le vent, font de la Saintonge cette région intermédiaire entre le Nord et le Midi où les hivers ne sont pas très rigoureux et où les étés chauffent sans brûler. Ce kaléidoscope presque infini de couleurs, de climat tempéré entre chaleur et froidure, concourt à lui donner cette continuité, cet équilibre que nous ressentons tôt ou tard au plus profond de nous-mêmes, et il façonne une région où il n'y a point d'outrance². Région qui se découvre peu à peu et vous enchaîne à jamais dans son abondance de bienfaits et dans sa douceur de vivre.

Comment voulez-vous que ceux et celles qui sont venus depuis des temps immémoriaux - car la Saintonge, semble-t-il, fut toujours habitée - ces Saintongeais et Saintongeaises qui sont restés pour faire souche dans ce pays « de Cogne » ne soient pas, à l'image de leur terre et de leur côte au sable fin et blanc, posés, mesurés, parfois un peu lents, mais ils le savent et se moquent volontiers d'eux-mêmes puisqu'ils s'appellent les « cagouillards », en hommage à leur emblème : la cagouille. Ils sont méfiants, c'est vrai, mais cette méfiance est en réalité observation, discrétion, et lorsqu'ils ont observé, lorsqu'ils ont donné leur confiance, celui ou celle qui vient d'arriver sait qu'il - ou elle - pourra désormais compter sur eux.

Et c'est à travers les femmes que se découvre la richesse de la Saintonge, car la Saintonge se révèle réserve, à puiser largement, de femmes étonnantes. Tour à tour discrètes, pudiques ou spontanées, elles ont une place et une influence qui se traduisent de plusieurs façons, et c'est un réel plaisir d'évoquer, espèce de ballade à la Villon déjà rappelée, quelques-unes de ces Saintongeaises qui méritent d'être mises ou remises à l'honneur. Une question de méthodologie a présidé, là aussi, à faire un choix, car la Saintonge - toute la Saintonge - peut être fière de ses femmes. En outre, pour ne pas faire d'impair, d'oubli involontaire tant il est difficile d'être exhaustif, décision fut prise de ne retenir que des femmes qui ne sont plus. De ces Saintongeaises « du temps jadis », quatre-vingt-dix-sept furent comptabilisées et force fut de faire un choix. Ce sont donc les Saintongeaises du pays de Vals de Saintonge et de Saintonge romane, c'est-à-dire de la région de Saint-Jean-d'Angély, Saintes, qui seront privilégiées. En outre pour que cette ballade n'apparaisse pas légèrement fastidieuse par une énumération chronologique et par une avalanche de noms et de dates, nous nous attachons à mettre un accent particulier sur le parcours de quelques-unes d'entre elles. Ce faisant, nous sommes consciente que nous restreignons le champ des possibilités et que s'arrêter sur certaines, et non sur d'autres, est un choix arbitraire, voire injuste³ mais, comme pour la question de donner des limites précises à la Saintonge, ce choix, même s'il est certes subjectif, est pleinement assumé.

Si dans le nombre des Saintongeaises dignes d'être retenues, le choix fut difficile et susceptible de débat, très vite cependant s'est imposé le domaine commun à toutes, celui où elles se sont spécialement distinguées, qui est sans conteste celui du courage : courage de défendre des valeurs, des idées, et courage de faire reconnaître et d'assumer les dons qui leur ont été donnés.

Au XX^e siècle, à l'image des femmes d'autres régions, les Saintongeaises aussi se signalent par le courage, n'hésitant pas, en période de guerre, à s'engager et à concrétiser leur engagement. Ainsi de 1914 à 1918, et cela a été amplement démontré, les femmes ont massivement contribué à la continuité de la vie en France, remplaçant les hommes partis au front, dans les usines, les bureaux, les travaux des champs. Sans aucun doute, ce phénomène a entraîné l'évolution du statut de la femme qui prend conscience qu'elle aussi est apte à prendre en main les rênes de la vie matérielle et professionnelle. La seconde guerre mondiale amplifie ce constat et, proches de nous en 1940, ce sont nos grands-mères et nos mères qui sont en cause. Après l'inquiétude et le découragement qui suivirent la défaite, les femmes font preuve d'ingéniosité pour nourrir leur famille et, de ce fait, prennent conscience du poids que l'occupation représente. Peu à peu elles entrent, souvent au détriment de leur vie et de leur réputation⁴, dans les multiples réseaux qui se constituent et rendent ainsi des services selon leurs

² Cf. Jean Prasteau, *Charentes et merveilles*, Paris, éditions France-Empire 1977, qui a fort bien décrit la Saintonge.

³ Choix injuste pour les personnes qui, au fur et à mesure de l'évocation, se rappelleront des noms cités qui entraîneront le souvenir d'autres noms, eux, non cités.

⁴ Des femmes agents de renseignements, dont la mémoire est aujourd'hui encore occultée, furent vilipendées à la Libération et ne purent se défendre face à une opinion partielle et haineuse. D'ailleurs certaines mères de famille ne se défendirent pas par la

possibilités ou leurs spécificités : infirmières comme en 1914, mais aussi secrétaires, agents de liaison ou de renseignements, elles transportent des armes et du courrier, elles ronéotypent et distribuent des tracts, apprennent à sauter en parachute. À partir de 1942-43, la résistance s'amplifie et des Saintongeaises y prennent une part de plus en plus active. Participant au ravitaillement des maquis, non seulement en nourriture mais en armes, elles font preuve d'un courage qui les mène en camp de concentration.

C'est le cas de Marguerite Vallina, née à Moings⁵ en 1906 et qui meurt à Auschwitz en 1943. Par conviction politique, elle s'était engagée dans la lutte pour suivre son mari durant la guerre civile en Espagne, dans le camp des Républicains. Revenue en France, elle entre dans la Résistance en 1941, cache des armes et des munitions volées aux allemands. Arrêtée en juillet 1942, elle est déportée à Auschwitz, dans le convoi du 24 janvier 1943, dont les quatre derniers wagons sont réservés aux femmes.

À Royan, Madeleine Fouché (1912-1999) entre dans la Résistance, fin 1942. Elle y déploie une extraordinaire activité et, à partir de 1943, met sur pied un service de santé en prévision d'un débarquement allié en Charente-Maritime. Elle entre au Comité départemental de Libération et sera conseillère municipale à Royan, poursuivant jusqu'à la fin de sa vie le devoir de mémoire. De son côté, plus jeune que Madeleine Fouché, Hélène Bolleau-Allaire, née elle aussi à Royan (1924-2007), participe avec sa mère, Emma Bolleau-Laumondais (Royan 1900-Auschwitz mars 1943) à des actions clandestines, ronéotypant et distribuant des tracts. Son père, Roger Bolleau (Prignac 1898-1942), « facteur-chef à Pontailiac, comprend dès 1940 qu'il faut résister » et organise des sabotages. Il est arrêté en mars 1942, et fusillé. Hélène est arrêtée à Royan, en août 1942, et madame Bolleau, qui apportait un colis à sa fille emprisonnée, est arrêtée à son tour en septembre. Elles partent toutes les deux, comme Marguerite Vallina, dans le convoi du 24 janvier 1943. Mme Bolleau meurt à Auschwitz. Hélène revient et consacre le reste de sa vie à témoigner et à entretenir le souvenir de sa famille et de ses camarades disparus. Son vibrant et vivant plaidoyer se concrétise dans une association d'anciens résistants et par la publication du bulletin *Témoigner*.

Deux cent trente femmes sont déportées dans ce convoi du 24 janvier 1943. Seulement quarante-neuf d'entre elles reviendront. Parmi elles de grands noms de la résistance : Hélène Bolleau-Allaire, Marie-Claude Vaillant-Couturier ou Charlotte Delbo qui écrit un livre intitulé tout simplement : *Le Convoi du 24 janvier 1943*, paru en novembre 1965⁶. En revanche, Danielle Casanova, autre grande figure de la résistance féminine d'un inlassable dévouement et d'une extraordinaire générosité, meurt à Auschwitz. Ces femmes vécurent des vies que les terribles aléas de l'histoire écourtèrent ou modifièrent. Hélène Bolleau-Allaire reconnaît qu'à son retour, elle dut subir « trois opérations ». En fondant un foyer, dit-elle, « je voulais me prouver que j'étais redevenue normale, capable d'élever une famille. Cela n'a pas été sans peine, mais ce but vers lequel a tendu toute ma volonté m'a permis de surmonter les plus durs moments. Les rencontres avec d'anciennes déportées et la lutte que nous menons pour que nos enfants ne passent pas leurs vingt ans comme nous avons passé les nôtres me soutiennent quand le moral faiblit. »

Ces résistantes, par leur courage, leur abnégation, leur sacrifice à un idéal de liberté ont une place unique et leur courage physique uni au courage moral est d'autant plus remarquable que souvent, lorsque dans une société où l'individu confronté à des contraintes mettant en jeu son intégrité physique est poussé à sauvegarder, pour survivre, non les intérêts d'autrui mais ses propres intérêts, c'est bien sûr l'individualisme qui prime au détriment de la solidarité qui devrait souder, grâce aux mêmes objectifs et aux mêmes valeurs, une communauté. La jeune Octavie Coudreau (1867-1938), qui finira sa vie à Sonnac, illustre parfaitement cette alliance exemplaire entre courage physique et courage moral. Elle accompagne son mari Henri Coudreau (né à Sonnac 1859-1899) professeur d'Histoire et de

suite. C'est souvent après leur mort qu'on découvre une vérité autre que celle qu'on a crue ou qu'on a voulu faire croire.

⁵ En Charente-Maritime entre Jonzac et Archiac. Comme beaucoup de jeunes gens à son époque elle était communiste et, à son retour d'Espagne, réorganise le Parti communiste en Charente.

⁶ (1913-1985). Après avoir adhéré aux Jeunesses communistes, en 1932, elle devient l'assistante de Louis Juvet, de 1938 à 1941. Elle entre dans la Résistance avec son mari, Georges Dudach qui sera fusillé au Mont Valérien après leur arrestation le 2 mars 1942. Incarcérée à la Santé, Charlotte est déportée à Auschwitz, dans le convoi du 24 janvier 1943. Dès 1946, elle écrit mais ne fera publier ses témoignages qu'après : *Aucun de nous ne reviendra*, Gonthier « Femmes » n°11, 1965 ; *Le Convoi du 24 janvier 1943*, éd. de Minuit, nov. 1965, rééd. 1998. Les renseignements sur la famille Bolleau-Allaire proviennent de ce livre, pp. 45-47.

Géographie au lycée de Cayenne, « possédé de la rage d'explorer », dans les expéditions qu'il organise pour découvrir des régions inexplorées de la Guyane (il relèvera notamment le cours du Marouini, affluent du Maroni). Au cours de l'expédition sur la rivière Trombetas « au nord de la ville d'Obidos dans l'Etat de l'Amapa (Brésil) », il meurt d'épuisement dans les bras de sa femme. Avec l'aide des hommes qui les accompagnent, Octavie lui dresse une sépulture provisoire dans un cercueil composé des planches d'un canot près du lac Tapagem. Elle repart en avril 1900 pour poursuivre l'œuvre d'exploration commencée aux côtés de son mari, repère et décrit les rivières Cuminà et Mapuera. En 1903, Octavie est capturée par une tribu indienne et s'échappe après avoir assommé son gardien. Pendant trois jours, elle erre dans la forêt, descend, seule, une rivière dans une pirogue et arrive dans un village, épuisée mais sauvée, pour atteindre ensuite la ville de Belen. En 1904, Octavie réussit à faire rapatrier le corps de son mari à Angoulême puis, de septembre 1905 à février 1906, à la demande du gouverneur de l'État d'Amazonas, repart en expédition sur la rivière Canuma, affluent de l'Amazone proche de Manaus. Elle racontera ses expéditions dans *Voyages en Amérique du Sud*⁷.

Lorsqu'on se penche sur l'Histoire : histoire des faits, des événements passés, on découvre que d'autres femmes également eurent des vies hors du commun, ou pour le moins surprenantes. Certaines ne laissent que des traces furtives mais sont toutefois dignes de ne pas se dissoudre dans l'anonymat qui les ensevelit. D'autres au contraire firent parler d'elles de leur vivant et leur notoriété, éclatante ou sulfureuse, a traversé les siècles.

La compassion et l'étonnement sont des réactions qui entraînent hors du champ de perception habituel. C'est ce qui arrive lorsqu'on se penche sur les deux cas qui suivent. D'un intérêt à la fois curieux, complexe et d'une importance proportionnée et relative à l'époque où ils se présentent, ils doivent cependant être signalés.

C'est le philosophe Michel Foucault qui exhuma la bouleversante histoire d'Herculine Barbin, dite Alexina Barbin ou plutôt Abel Barbin, (Saint-Jean-d'Angély 1838-Paris 1868). Cas exceptionnel et troublant d'hermaphrodisme, Herculine/Alexina fut déclarée fille à sa naissance et, par décision juridique, garçon à vingt-deux ans. Le docteur Ambroise Tardieu édita le manuscrit des mémoires d'Abel Barbin dans son ouvrage *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels* (Paris, 1874). Il justifie ainsi ses choix éditoriaux : « Dans une des plus pauvres mansardes du quartier latin, à Paris, au commencement de l'année 1868, un jeune homme se donnait la mort (...). M. le docteur Régnier, médecin de l'état civil, et le commissaire de police du quartier, s'étant rendus au domicile de ce malheureux, après avoir constaté le décès et aussi l'anomalie physique que présentaient certaines parties du corps, trouvèrent sur une table une lettre écrite par lui et adressée à sa mère dans laquelle il lui demandait pardon (...). Outre cette lettre, le jeune homme laissa un manuscrit dans lequel il racontait sa triste vie. Les pages qui vont suivre en sont textuellement extraites... Je reproduirai ici le manuscrit presque en entier et tel qu'il m'a été transmis. Je retrancherai seulement les passages qui allongent le récit sans ajouter un intérêt, mais partout je respecterai la forme qui a un cachet particulier de sincérité et d'émotions saisissantes. Je ferai remarquer que l'auteur a déguisé seulement les noms propres et les lieux ; les faits et les impressions restent absolument vrais... Les mots imprimés ici en italique sont soulignés dans le manuscrit, car l'auteur a mis une visible affectation à parler tantôt de lui au masculin, tantôt au féminin. »

Intitulé *Mes Souvenirs*, ce manuscrit est bouleversant. Le vrai manuscrit ne fut pas retrouvé mais des recherches s'ensuivirent et l'on sait que ce manuscrit est bien l'histoire de Herculine-Abel Barbin. Ce sont donc les pages que Michel Foucault découvrit. Ajoutons que le médecin qui examina Abel Barbin avait découvert un « pseudo hermaphrodisme masculin »⁸.

⁷ Cf. *Sur les traces d'un explorateur au XIX^e siècle en Amazonie. Henri Coudreau (1859-1899) de la Guyane au Brésil*, La Rochelle, Astrolabe, 1998. Sébastien Benoît, *Henri-Anatole Coudreau (1859-1899), dernier explorateur de l'Amazonie*, Paris, L'Harmattan, 2000. Voir sur Internet le dossier *Un Pont entre la France et le Brésil* avec les ouvrages à consulter, en particulier : *Récits d'explorations* et *Biographies d'explorateurs : Octavie Coudreau, Une Femme dans l'Enfer vert*. À la fin de ce long article sont indiqués les liens, que l'on peut télécharger gratuitement, des ouvrages d'Octavie Coudreau, difficiles à se procurer aujourd'hui.

⁸ Le manuscrit édité par le docteur Ambroise Tardieu peut être consulté sur Internet : *Mes Souvenirs* par Adélaïde Herculine Barbin, Paris, Editions du Boucher, 2002 ; voir aussi, *Herculine Barbin, dite Alexina B*, présenté par Michel Foucault, Paris, Gallimard, 1978.

L'autre cas est celui d'Yvette Labrousse (Sète 15 février 1906-Assouan 1^{er} juillet 2000) qui, élue miss France en 1930, épouse l'Aga Khan en 1944 (elle fut sa quatrième épouse), et se convertit à l'Islam pour devenir Om Habibeh (nom d'une femme du prophète Mohammed) son Altesse la Bégum Aga Khan. Son époux lui donne le titre de Mata Salamat (Mère de Paix, troisième femme en quatorze siècles à porter ce titre). Son père Adrien Labrousse (1874-1967), conducteur de tramway, avait son père Louis Labrousse qui était né à Cressé, et sa mère Armanse Auboin, née à Haimps. Yvette Labrousse vint à plusieurs reprises à Cressé et mon père qui la rencontra en fut fortement impressionné.

Ces deux exemples extrêmes, l'un par la souffrance et le désespoir qu'il engendre, l'autre reflet flatteur d'une vie extraordinaire, sont hors normes et frappent l'imagination, laissant une impression d'étrangeté pour le premier et de conte de fées pour le second.

En revanche notre mémoire collective, amplement influencée par la renommée historique des deux femmes très célèbres dans l'histoire de la Saintonge, n'a nul besoin qu'on lui rappelle le nom des deux fameuses « Françoise », aussi ne faisons-nous que les mentionner : la première est Françoise Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan (1641-1707), maîtresse en titre de Louis XIV dont elle eut huit enfants⁹ ; l'autre Françoise, d'ailleurs un peu plus âgée, Françoise d'Aubigné (1635-1719), veuve de Scarron¹⁰, devient marquise de Maintenon et se fera, elle, épouser par le roi. Née à Niort, Françoise d'Aubigné n'est certes pas tout à fait saintongaise¹¹ mais l'est malgré tout, un peu, par son célèbre grand-père, le poète Agrippa d'Aubigné.

Et puisque nous sortons légèrement du cadre de l'appartenance à la Saintonge, gardons le souvenir ému, toujours dans ce dix-septième siècle, de Marie Mancini (1639-1715) qui n'est en rien Saintongaise mais dont l'amour contrarié, pleurant à Brouage, inspira la Bérénice de Racine pour la fameuse réplique de Bérénice à Titus¹² : « Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez ». Marie, qui aime le jeune roi qui l'aime aussi, lui aurait dit : « Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez et je pars. » Tendre et évanescant rappel que Racine dans la Préface de *Bérénice* traduit et explique avec élégance : « C'est-à-dire que "Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et que même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire"¹³. Cette action est très fameuse dans l'histoire ; et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. »

Fixée durablement dans l'Histoire, l'empreinte de ces femmes est incontestable pour le prestige de la Saintonge, et cependant furtive, presque anonyme la trace d'autres femmes, parce qu'elles furent mères, mérite d'être relevée. Hors l'historien, qui se souvient que Jeanne ou Jehanne Chaudrier, Dame du Bouchaige, La Possonnière, née à la fin du XV^e siècle et qui meurt dans la première moitié du prestigieux XVI^e¹⁴, dont l'arrière grand-père paternel Jean Chaudrier (1323-1392) fut maire de La Rochelle et fit construire le château de Nieul-les-Saintes, est aussi la mère de Pierre de Ronsard¹⁵. Autre mère méconnue est Marguerite Merlet (1807-1896), humble couturière née à Saintes, rue Gautier (la maison aujourd'hui a disparu). Elle épousa un jeune tailleur, Léonard Renoir. Ils eurent sept enfants, dont un certain Auguste¹⁶ qui eut lui-même trois fils qui feront parler d'eux : Pierre qui devient acteur ;

⁹ Six enfants furent légitimés. Certains historiens disent sept enfants, d'autres prétendent qu'il y eut un mystérieux huitième enfant.

¹⁰ Paul Scarron (1610-1660), auteur de comédies burlesques et du célèbre *Roman comique* (1651-1657).

¹¹ Soulignons que, dans une région troublée par les guerres de religion, son père la fit baptiser catholique.

¹² L'empereur romain, Titus, aime la reine de Palestine, Bérénice, qui l'aime aussi. Titus, parce qu'il est empereur ne peut épouser une reine, les lois de Rome l'interdisent. Il décide donc d'éloigner Bérénice, mais dans la scène V de l'acte IV, scène majeure, Bérénice lui explique et lui exprime avec tant d'amour et de noblesse leur amour que Titus, empereur, pleure.

¹³ Titus, reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab Urbe dimisit invitum invitam.

¹⁴ (1490-1544).

¹⁵ En 1514, elle épouse Louis de Ronsard, chevalier, seigneur de la Possonnière (v. 1485-1544). Ils eurent six enfants et tout le monde connaît la destinée de Pierre de Ronsard (Couture-sur-Loire 1524-Saint-Cosme, Indre et Loire 1585). Rappelons qu'à la mort de son frère aîné, Claude, le grand poète deviendra le tuteur de ses enfants.

¹⁶ (1841-1919). Quand Stéphane Mallarmé lui écrivait, voici comment il rédigeait l'adresse, prouvant qu'il connaissait bien le destinataire :

Villa des Arts, près l'avenue

De Clichy, peint Monsieur Renoir

Qui devant une épaule nue

Broie autre chose que du noir. (*Les Loisirs de la poste*, 1894).

Jean Renoir, metteur en scène mondialement renommé, et Claude, céramiste et assistant de son frère aîné, Jean.

À ces représentations féminines, illustres ou méconnues, le dix-septième siècle propose d'autres figures qui, aujourd'hui, prennent un aspect plus sombre que lumineux. Ainsi une Saintongeaise fut la principale et déterminante actrice de l'effarante histoire de sorcellerie, connue comme l'affaire des possédées de Loudun. C'est sur les accusations des religieuses du couvent des Ursulines, et principalement sur celles de la prieure Mère Jeanne des Anges, que le curé Urbain Grandier fut brûlé vif après avoir été mis « à la question extraordinaire » ; or Mère Jeanne des Anges et la Saintongeaise Jeanne de Belcier (1602-1665), née au château de Sorlut près de Cozes, ne sont qu'une. Ajoutons que Mère Jeanne des Anges meurt à Loudun, presque en odeur de sainteté, appréciation évaluée à l'aune d'un siècle où le religieux et l'obsession du Malin l'emportaient sur toute autre considération morale humaine où la tolérance devrait être le privilège de tout esprit religieux.

Avec cette affaire des « possédées de Loudun », où se mêlent hystérie, religion et politique¹⁷, on aborde la sphère de la religion en Saintonge et le rôle que des Saintongeaises y jouèrent. La Saintonge est une terre de religion, et cela depuis Eutrope et sa disciple Eustelle, fille du gouverneur de Saintes. Eutrope la convertit et la baptisa. Elle est devenue, depuis, la patronne de la Saintonge.

D'un caractère simple - libre et détaché de toute complexité - mais fruit d'une expérience réfléchie, le Saintongeais croit en Dieu¹⁸. Pour lui, selon l'expression de Thomas d'Aquin, « Dieu est Simplicité divine », et la matérialisation de sa foi se découvre dans le moindre village quand apparaît à la vue du visiteur son église romane. L'Abbaye aux Dames de Saintes est la révélation éblouissante et le témoignage le plus éclatant de l'art roman classique, parfaite réalisation de la spiritualité qui élève l'homme au-dessus de son humaine condition. Pendant des siècles, les Dames de l'Abbaye œuvrent et participent au rayonnement du christianisme. De nombreux ouvrages leur sont consacrés aussi nous ne nous attardons pas sur elles, amplement connues aujourd'hui¹⁹.

Arrêtons-nous plutôt sur la Saintaise Françoise de Cerizay (Saintes 1595-Saintes 1643) qui fonde, en 1624 à Saintes, le monastère des Saintes-Claire dans le quartier Saint-Palais. Dans son sillage, à Saintes encore, s'impose dans la première moitié du XIX^e siècle, l'expérience mystique de Marie-Eustelle Harpain (Saintes 1814-Saintes 1842), née dans le quartier Saint-Palais qu'elle ne quittera guère puisqu'elle y mourra. Elle laisse des Lettres d'une piété extrême publiées dès 1843. Toujours au XIX^e siècle, Marie Doëns, carmélite sous le nom de sœur Marguerite-Marie du Saint-Cœur de Marie, supérieure des Bénédictines de Saint-Jean-d'Angély où elle meurt en 1884²⁰, est elle aussi une mystique et se distingue par des extases, pratique qu'une Thérèse d'Avila, au XVI^e siècle, avait portée à son acmé. Depuis les débuts de la psychiatrie à la fin du XIX^e siècle, ce phénomène d'extase mystique fait toujours débat. Comment comprendre, voire vouloir expliquer ce dédoublement de l'être transporté au-delà de lui-même, hors du réel ? Ce passage de l'immanence à la transcendance, cette

¹⁷ À l'hystérie démontrée de Mère Jeanne des Anges et des religieuses s'ajoute la vie agitée d'Urbain Grandier qui faisait scandale ; il avait en outre écrit un traité sur le célibat des prêtres et, lors d'une procession, refusé la préséance à celui qui devint cardinal de Richelieu. C'est la haine que le Conseiller d'État Laubardemont, apparenté à la famille de Jeanne de Belcier, vouait à Grandier qui déclencha l'affaire. Les crises des religieuses furent prétexte au jugement de sorcellerie.

¹⁸ Cependant il n'est pas étonnant que, dès le XVI^e siècle, confrontée aux dogmes de l'Église catholique romaine comme la confession, la toute puissance du Pape et surtout aux méandres des lettres d'indulgences, l'âme simple et parfois rebelle du Saintongeais ait été attirée par les idées véhiculées par la Réforme luthérienne et surtout, dans notre région, par les conceptions calvinistes qui mettent en évidence la souveraineté de Dieu et la responsabilité individuelle de l'homme s'assumant pour son salut. Jésus avec lequel on s'unit par la communion est le médiateur spirituel entre Dieu et l'homme. Préceptes qui appellent à une vie de générosité et d'amour. Le calvinisme fit de nombreux adeptes. C'est Philibert Hamelin (?-Bordeaux 1557) qui, ayant abandonné la prêtrise pour se convertir à la nouvelle religion, se réfugie, en 1546, à Saintes, organise et fonde les églises réformées de Saintes, Arvert et l'Île d'Oléron. Arrêté à Saintes, il est transféré à Bordeaux et est étranglé la veille des Rameaux en 1557. Son corps fut brûlé. La veille de sa mort, il avait écrit un traité sur les Psaumes. Nul doute que la femme saintongeaise, qui assure la vie quotidienne et éduque les enfants, n'ait eu un rôle important dans la propagation de la réforme.

¹⁹ Particulièrement la Saintongeaise Agnès de Barbezieux, mère abbesse de l'Abbaye aux Dames. On ne connaît pas sa date de naissance mais elle meurt en 1174. Ou encore la dernière mère abbesse, Marie II Madeleine Baudéan de Parabère, née à Saintes en 1725 et qui y mourra en 1792 (pendant la Révolution). Elle a écrit une histoire inédite de sa communauté. Pour l'Abbaye aux Dames, voir Christian Gensbeitel, *L'Abbaye aux Dames de Saintes*, Paris, Le Croît vif, 2009.

²⁰ Elle était née à Rouen en 1841.

perte de conscience du monde matériel se traduisant par une jouissance extrême sont d'ailleurs décrits de façon précise et surprenante par Thérèse d'Avila (1515-1582) qui en reste l'exemple type²¹.

Dans une région déchirée, particulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles, par les guerres fratricides de religion entre catholiques et protestants où la violence et l'intolérance se sont déchaînées et où le sang a coulé²², ces questions religieuses sont intéressantes car elles montrent le poids du religieux, du spirituel en Saintonge. Marie Doëns fit même, en 1910, l'objet d'un procès en canonisation. Après la loi de séparation entre les Églises et l'État en 1905 (et avec Émile Combes (1835-1921) la Saintonge est quand même bien placée dans l'application de cette loi), cette requête, historiquement, ne montre-t-elle pas l'inquiétude de l'Église qui craint de perdre son hégémonie institutionnalisée depuis des siècles ? Et la Saintonge n'est-elle pas encore là, comme aux XVI^e et XVII^e siècles, au cœur de ce débat entre religion et politique, entre influence et importance données au pouvoir spirituel et au pouvoir temporel étroitement liés ?

Certaines Saintongaises choisissent de vivre une vie plus « profane » mais n'en mènent pas moins une vie tout aussi pieuse et dévouée. Ainsi au XVIII^e siècle, Marie-Anne Bourgeois de Coybo (La Jarrie Audouin 1695-Saint-Jean-d'Angély 1773), est élevée chez les religieuses de Sainte-Ursule et décide de fonder, d'après l'acte de fondation le 31 juillet 1751, une école afin « de procurer aux jeunes filles de Saint-Jean et faubourgs une éducation chrétienne et réfléchissant que les écoles publiques que tiennent des Dames de Sainte-Ursule ne sont pas suffisantes à cause du grand nombre d'enfants, [...] elle s'est déterminée à tenir des écoles de charité où elle a eu la consolation de voir ses soins bénis par le progrès d'une quantité de jeunes filles qui ont appris avec les principes de la religion à bien écrire, lire, à connaître et pratiquer leurs devoirs, et pour le moins à devenir utiles à leur famille et à la société civile. » Elle s'engage à « instruire les jeunes filles gratis » et pour ce faire, se fait seconder par « Demoiselle Claire Drouhet, de la paroisse de Beauvais-sur-Matha ; de Demoiselle Suzanne Ramard, de St-Jean ; de Demoiselle Annie Cherbonneaux, de la paroisse de Saint-Sauvant. » Elles décident de former une communauté pour consacrer leur vie à cette tâche et demandent à l'évêque de Saintes de les « approuver ». Elles reconnaissent « Demoiselle de Coybo pour leur Mère Supérieure. » La Communauté s'appelle Les Dames des Écoles charitables. Ajoutons que « les filles en venant s'enrôler

²¹ Cf. *La Vie de Sainte Thérèse*, traduction de M. Arnauld d'Andilly (1589-1674), Paris, chez Pierre Le Petit, 1671, 2 vol., où Thérèse d'Avila (1515-1582) décrit ce qu'elle ressent : « Quoy que des Anges m'apparoissent souvent c'est presque toujours sans les voir : mais il a plu quelquefois à N.S. que j'en aye vu un à mon côté gauche dans une forme corporelle. Il étoit petit, d'une merveilleuse beauté & son visage étinceloit de tant de lumière qu'il me paroissoit un de ceux de ce premier Ordre qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu & que l'on nomme Séraphins car ils ne me disoient point leur nom ; mais j'ay bien vu qu'il y a entre eux dans le ciel une très grande différence. Cet Ange avoit en la main un dard qui étoit d'or dont la pointe étoit fort large & qui me paroissoit avoir à l'extrémité un peu de feu : il me sembla qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur & que toutes les fois qu'il l'en retiroit il m'arrachoit les entrailles, & me laissoit toute brûlante d'un si grand amour de Dieu que la violence de ce feu me faisoit jeter des cris mais des cris mêlés d'une si extrême joye que je ne pouvois désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ny trouver de repos & de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle mais toute spirituelle quoy que le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part ; & la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu & l'ame est si merveilleuse, que ne pouvant l'exprimer je prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que j'en rapporte n'est qu'une imagination & une fable. » Partie I, ch. XXIX, p. 179. Ce passage sera traduit plus tard par Le Bernin (1598-1680) dans sa sculpture : *Extase de Sainte-Thérèse* (1647-1652) dans la chapelle Cornaro de l'église Sainte Marie de la Victoire à Rome.

²² Ce constat peut s'illustrer de façon moins funèbre par des événements historiques qui suscitèrent des chansons restées dans la mémoire collective et qu'aujourd'hui encore nous connaissons tous. Ainsi en 1564, Catherine de Médicis (1519-1589) voulant calmer les esprits décida d'entreprendre le tour de la France pour présenter son fils, le roi Charles IX, accompagné de son jeune frère, le duc d'Anjou, futur Henri III. Cette extraordinaire caravane - une partie de la Cour s'était déplacée - s'arrêta en septembre 1564 à Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Marennes et le jeune duc d'Anjou, pieusement, servait la messe. Les huguenots, ironiques et farceurs, se moquent en composant :

« *Au printemps, la mère ajhasse (bis) / Fit son nid dans un buisson, la pibole, (bis) pibolon. / Avec son p'tit ajhasson elle va à l'église/ Mais le prêtre qui dit la messe n'a pas de répons / Y dit Dominus et Vobiscum dit l'ajhasson / L'prêtre dit au vicaire : « Eh qu'e-t-o donc qui répons / O n'é pas la mère ajhasse / Olé son ajhasson. »*

Bien sûr, la mère ajhasse c'est Catherine de Médicis et le petit ajhasson, le duc d'Anjou futur Henri III. En 1567, une certaine Jeanne d'Albret (1528-1572), reine de Navarre et chef du parti huguenot, vient présenter à La Rochelle - et sa démarche est politique - son fils de quinze ans, Henri de Navarre, qui deviendra Henri IV. Pour ce faire, elle traverse évidemment cette province qui était aussi fortement huguenote que catholique. Elle s'arrête à Cognac, Jarnac et, à Jarnac, elle fait un discours tellement enflammé que, là, ce sont les catholiques qui vont la railler :

« *Y a un nid dans thieu pouerier (premier) / J'entends la mère qui chante/ Y a un nid dans tieu poirier : J'entends la mère chanter. »* Cf. Jean Prasteau, *Charentes et merveilles, op.cit.*, pp. 194-195.

dans la milice enseignante des écoles charitables de St Jean apportaient une aumône dotale. » Bientôt elles sont six, se sont jointes aux premières Suzanne Métadier et Marie Hardy, maîtresse des novices. Au fur et à mesure l'école s'agrandit justifiant, à chaque acquisition, un acte. Après la mort de Marie-Anne de Coybo survenue le 17 février 1773, un inventaire approfondi est fait²³. Mais à la Révolution, en 1790, l'école est pillée et fermée. Suzanne Ramard, qui en était la directrice, attend la fin des événements pour reprendre l'école en 1797 qu'elle confie à sa mort aux Dames de Chavagnes. Il y a toujours une rue Coybo à Saint-Jean-d'Angély.

Cet établissement, modeste au départ, est représentatif de l'histoire de l'éducation des filles et du souci de leur scolarisation. L'école est le moyen de les instruire et de leur inculquer des valeurs et des normes déjà appliquées dans un milieu social déterminé, pour les diriger soit vers la vie monastique, soit en faire des femmes accomplies et bonnes chrétiennes qui élèveront leurs enfants avec les mêmes principes moraux et chrétiens. Mais à la fin du XIX^e siècle, fortes d'une émancipation apportée grâce à l'école, les filles réclament le même enseignement que les garçons pour accéder à un statut égal à celui des hommes et à une reconnaissance autre que celle du foyer paternel ou conjugal. Et c'est dans le domaine artistique : peinture, littérature, que cette émancipation se dévoile et que les Saintongeaises donnent le mieux libre cours à leurs talents.

La peinture, la poésie, le roman sont des domaines où, d'évidence, les Saintongeaises sont brillantes, et peintures et écrits sont abondants. Avec leurs couleurs, leurs mots, elles savent peindre et exprimer la douceur, les langueurs, les joies et les peines qui tissent une vie. Dans le domaine pictural, elles révèlent leurs multiples ressources et sont nombreuses. En France, des noms de femmes peintres apparaissent²⁴ dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, mais il faut attendre le XIX^e siècle pour qu'elles commencent réellement à s'imposer et, dès la fin du siècle, les Saintongeaises sont en bonne place. Hélène Augier de Lajallet (Saint-Jean-d'Angély 1858-Saint-Jean 1929) épouse un journaliste du *Figaro*, fort en vue, Charles Baude de Mauriceley²⁵. Après leur mariage, ils s'installent à Saint-Jean-d'Angély, lui continuant à écrire et elle à peindre. Peintre de talent, elle expose de nombreuses toiles au prestigieux Salon de Paris : des natures mortes, des fleurs et spécialement des roses trémières - la passerose est la fleur par excellence de la Saintonge. Un de ses tableaux se trouve dans le bureau du maire à l'hôtel de ville de St Jean. La Royannaise Jeanne Péliesson-Mallet (Royan 1873-Royan 1961) possède, quant à elle, un registre étendu ; elle fait des portraits, excelle dans les marines, mais ce sont avant tout ses natures mortes qui la distinguent. Une autre contemporaine à ces deux peintres, la Saintaise Gabrielle Castagnary (Saintes 1873-Saintes 1953) laisse de nombreux paysages de sa Saintonge natale²⁶.

²³ *Bulletin de la Société d'Archéologie de Saint-Jean-d'Angély et de sa région*, n^{os} 46 et 47, années 1974-1988. Ces citations et informations viennent des Documents et Archives de M. André Brisson de Saint-Jean-d'Angély. Dans les différents actes, noms et dates changent : Cherbonneaux devient Charbonneaux, Métadier devient Matadier ; Marie-Anne de Coybo meurt le 16 ou le 17 février 1773. Pour Suzanne Ramard, voir Pierre-Damien Rainguet, *Biographie saintongaise et Dictionnaire historique*, Saintes, 1851, p. 477.

²⁴ Il est délicat de repérer des traces effectives de femmes peintres recensées avant la fin du XVII^e siècle. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour voir une prise de conscience féminine du statut d'artiste et, vraisemblablement, prise de conscience aussi qu'un don peut être exploité pour en tirer une ressource financière. À cette époque en France, deux noms émergent : Marie-Geneviève Bouliard, née avant la Révolution (1763-1825) dont les portraits sont au musée Carnavalet et sa contemporaine, beaucoup plus connue, Elisabeth Vigée-Lebrun (1755-1842) qui peint, entre autres, Mme du Barry et Marie-Antoinette. Remarquons que ces femmes peintres se sont distinguées dans un créneau précis : le portrait, créneau reconnu, toléré, dans lequel une femme peut exceller.

²⁵ Charles Baude de Mauriceley (1852-1930). Il écrit des romans, des pièces de théâtre, des poèmes sous divers pseudonymes. Il côtoya et connut des gens célèbres : Georges Clémenceau, Anna de Noailles, Guy de Maupassant (1850-1893) : cf. *Le Figaro*, *Supplément littéraire* du dimanche 14 avril 1928, article *Guy de Maupassant. Souvenirs personnels*, signé Baude de Mauriceley dans lequel l'auteur réagit à un livre de Pierre Borel, *Le Destin tragique de Guy de Maupassant*. Il révèle, lorsqu'il collaborait à *La République des Lettres*, avoir bien connu Maupassant qui venait, dès 1877, dans les locaux de la revue. « Guy de Maupassant, qui avait l'aspect d'un robuste gaillard, n'avait rien de romantique. Il avait le visage rond, coupé par une moustache quasi rousse, ses yeux étaient bruns striés de gris. Sa tenue était correcte, sans nulle recherche. En ce temps-là, il se moquait des snobs et ne visait point à l'élégance. Je le voyais toujours en jaquette sombre avec un pantalon gris rayé ou à carreaux, coiffé d'un chapeau dur en forme de melon. [...] toujours jovial, ayant à tout propos une bonne histoire à raconter. »

²⁶ Elle est la nièce de Jules Castagnary (1830-1898), journaliste, homme politique fort connu à Saintes (allée Castagnary). Son opposition à Napoléon III (il connaissait des passages entiers des *Châtiments* de Victor Hugo) est un fait notoire. Grâce à lui Courbet vint dans la région (château de Rochemont-Etienne Baudry). Il fit aussi découvrir aux Saintais les peintures de Auguin,

Mais le cas le plus curieux de ces peintres saintongeaises contemporaines, nées dans le dernier tiers du XIX^e siècle, qui mérite qu'on s'y arrête, est celui d'Hélène Perdriat, née à La Rochelle en 1889. Elle tombe gravement malade à l'âge de vingt et un ans et découvre ses dons de peintre. Elle part pour Paris et, dans le Montparnasse de l'époque, côtoie Modigliani, Van Dongen ou Marie Laurencin, la tendre amie d'Apollinaire. Le couturier et collectionneur d'art au goût sûr et éclairé Jacques Doucet (1853-1929) lui achète quatorze toiles et elle devient un temps très proche d'Henri-Pierre Roché (1879-1959) lui aussi collectionneur d'art mais surtout écrivain de talent, auteur du célèbre roman *Jules et Jim* (1953) adapté au cinéma en 1962 par François Truffaut dans l'inoubliable film éponyme, et de *Deux Anglaises et le continent* (1956), roman qui fut adapté aussi par François Truffaut (1971). L'authentique talent d'Hélène Perdriat l'amène, en 1923, à participer avec la pianiste et compositeur, Germaine Tailleferre, à la création du ballet *Le Marchand d'oiseaux* où elle crée les décors. Dans le même temps en 1929, elle illustre les couvertures de plusieurs ouvrages d'écrivains en vogue, notamment Francis Jammes pour une nouvelle, *Cloches pour deux mariages*, et *La Maison de Claudine* de Colette. Toujours en 1929, elle est choisie avec vingt-cinq peintres pour illustrer *les Montparnos, roman illustré par les Montparnos*. Ce choix montre que les dons d'Hélène Perdriat étaient réels et reconnus par ses pairs²⁷. Ses toiles connaissent donc, avec raison, un succès évident entre les deux guerres et sont exposées dans le monde entier : Berlin, Londres, Paris, New-York, Chicago. Ses personnages de prédilection sont des femmes, peintes dans des situations particulières : *Diane et la biche* ; *La Belle et la bête* ; *Les Demoiselles de fantasia* ; *Femme à la coupe de champagne*. Elle perd son troisième mari, Henry Falk, auteur d'opérettes et metteur en scène en 1937 et s'installe définitivement dans le pays de son enfance, en Charente-Maritime près de Loulay. Elle meurt dans la commune de Saint-Pierre-de-l'Isle (près de Loulay) en 1969 dans son château, le Logis de la Vaillette laissé quasiment à l'abandon, entourée de dizaines de chats, totalement oubliée en tant que peintre, monnayant de-ci de-là à qui acceptait une peinture pour vivre et nourrir ses chats²⁸. Plusieurs toiles furent mises en vente à l'Hôtel Drouot, en 2001 et 2006, et font l'objet d'un vif intérêt en prenant une valeur certaine. Le talent d'Hélène Perdriat est donc, aujourd'hui, enfin apprécié.

Les œuvres de ces femmes attestent qu'elles sont des artistes à part entière mais même si, au XX^e siècle, elles s'épanouissent, leurs noms sont occultés dans les travaux d'histoire de l'art. Hormis Berthe Morisot ou Marie Laurencin, qui se soucie de ces Saintongeaises talentueuses, source de trésors encore à découvrir ? C'est pourquoi une femme mérite, elle aussi, d'être citée. Elle ne s'est pas distinguée en tant que peintre mais dans une autre discipline : le chant. Anne Charton, cantatrice mezzo-soprano dramatique de renom, est née à Saujon le 5 mars 1824. Après avoir étudié avec Léon Bizot, professeur de chant au Grand Théâtre de Bordeaux, elle fait ses débuts à l'opéra en 1842 dans *Lucia di Lammermoor*. En 1846, elle chante à Londres, à Drury Lane, et rencontre le flûtiste belge, Jules-Antoine Demeur, qu'elle épouse en septembre 1847. Berlioz (1803-1869), engagé comme chef d'orchestre à Londres, l'entend pour la première fois en 1851. Le velouté chaud et délicat de sa voix en fait une des grandes cantatrices de la deuxième moitié du XIX^e siècle et offre à Anne Charton-Demeur l'opportunité de se produire dans plusieurs capitales : Madrid, Saint-Pétersbourg, Vienne, New York. Lorsqu'en février 1862 Berlioz achève son opéra *Béatrice et Bénédicte*, œuvre en partie inspirée d'une pièce shakespearienne *Beaucoup de bruit pour rien*, qu'il crée et dirige lui-même, le 9 août de la même année, pour l'inauguration du magnifique théâtre de Baden-Baden, il demande à Anne Charton-Demeur d'interpréter le rôle de Béatrice, ne craignant pas d'affirmer à Liszt : « Tu me souhaites des chanteurs intelligents ; ceux dont je dispose le sont en général, et j'aurais tort de me plaindre. Mme Charton-Demeur est à coup sûr la meilleure cantatrice que nous ayons en ce moment en France. Elle a obtenu cet hiver un très beau succès dans la *Desdemona* au théâtre Italien. On annonçait qu'elle allait être engagée à l'Opéra; puis il n'en [a] plus été question, *faute d'argent* dit-on. Elle va partir pour la

Corot, Courbet entre autres. Sa femme Marie-Amélie Viteau, non Saintongeaise, est également peintre (une de ses œuvres serait au foyer des Tilleuls à Saintes). Rodin sculpte le buste de Jules Castagnary qui est sur son tombeau au cimetière de Montmartre.

²⁷ *Les Montparnos, roman illustré par les Montparnos*, Paris, Fasquelle, 1929. Parmi les vingt-six, citons Foujita, Man Ray, Modigliani, Kisling, Soutine, Fernand Léger, Juan Gris, Francis Picabia, Valentine Hugo...

²⁸ La maman d'une amie qui habitait Saint-Pierre-de-l'Isle a aidé Hélène Perdriat qui l'a dédommagée en lui offrant deux toiles. Nous remercions M. Jean-Pierre Chatelier, maire de Saint-Pierre-de-l'Isle 17330, d'avoir eu l'amabilité de nous communiquer les dates biographiques d'Hélène Perdriat.

Havane où l'appelle un de ces engagements fous comme on fait maintenant (85.000 pour 4 mois) ; et j'ai été trop heureux de la prendre au vol pour les 15 jours de Bade. C'est la Béatrice ; elle est dans ce rôle si difficile charmante de tout point²⁹. »

Le succès fut tel que l'année suivante l'opéra fut repris. Malade, Berlioz ne put diriger « la 1ère répétition générale de Béatrice et [il] dut prier le chef d'orchestre [Kœnnemann] de [l]e remplacer. » Dans une lettre à son oncle, il explique : « Mais après cette expérience les acteurs consternés m'ont fait entendre qu'il valait mieux ne pas donner la pièce que de la jouer avec un tel chef ; il bouleversait tout. J'ai fait un effort, je me suis levé, j'ai conduit la seconde répétition et l'exécution malgré ma difficulté de parler, et tout est rentré dans l'ordre. Mme Charton a été plus admirable que l'an dernier, sa voix est d'une beauté qu'on ne lui a pas encore connue³⁰. » Bien qu'il juge que sa voix soit inégale pour rendre certaines scènes, il lui donne le rôle de Didon, reine de Carthage dans *Les Troyens*, opéra partiellement représenté le 4 novembre 1863 sur la scène du Théâtre lyrique du Châtelet³¹. Quoique favorablement accueillie, cette version amputée et très abrégée disparut après vingt et une représentations. Soulignons que cette œuvre comporte cinq actes et dure quatre heures. Il faudra attendre le vingtième siècle pour que l'intégralité des *Troyens* soit respectée. C'est en 1957, à Covent Garden à Londres, que pour la première fois l'opéra *Les Troyens* fut donné en une seule soirée.

Cependant, il semble que l'entente et l'admiration entre le compositeur et son interprète ne furent pas toujours au beau fixe si l'on en croit une autre lettre, adressée cette fois au prince de Hohenzollern et datée du 3 mai 1863, dans laquelle Berlioz, tout en soulignant la renommée de madame Charton-Demeur, formule de façon plus vive et plus critique quelques accros : « Les études des *Troyens* au Théâtre-Lyrique sont encore suspendues, les prétentions exorbitantes de la prima donna ayant empêché de les commencer³². » Mais apparemment, ayant accepté une rémunération moins avantageuse que pour d'autres rôles, Anne Charton-Demeur chanta donc dans *Les Troyens* et, après avoir pris sa retraite en 1869, continua à interpréter du Berlioz dans des concerts. Elle meurt à Paris le 30 novembre 1892.

Peintres, cantatrices, les Saintongeaises se révèlent également écrivains de talent, et poursuivent et honorent cette lignée de femmes écrivains mises à l'honneur grâce à la grande ancêtre Aliénor d'Aquitaine qui imprima de son sceau l'histoire de la Saintonge³³. Femme de caractère, elle divorce d'avec le roi de France pour épouser le futur roi d'Angleterre. Mécène, poète, elle permet d'exalter l'« amour courtois », cette *fin'amor*, compliquée et délicate casuistique des troubadours qui, dans un douzième siècle plus enclin à l'esprit chevaleresque, viril et rude, qu'à la courtoisie, pose en termes nouveaux les rapports entre femmes et hommes³⁴. En les adoucissant, elle contribua, sans nul doute, à transformer les mœurs, et le poids d'Aliénor dans la vie des femmes est incontestable.

Dans cet espace littéraire réservé aux Saintongeaises, la trace d'Aliénor est palpable et se révèle surtout remarquablement féconde car les Saintongeaises manient joliment la plume et certaines sont

²⁹ Lettre à Liszt, de Paris, 19 juillet 1862, n° 2632, vol. VI 1859-1863, Hector Berlioz, *Correspondance générale*, établie sous la direction de Pierre Citron, Paris, Flammarion, 7 vol.1972-2001 et *Suppléments*, 2003, t. 8.

³⁰ Lettre à Félix Marmion, de Paris, 23 août 1863, n° 2762, vol. VI, *ibid.*

³¹ Le Théâtre du Châtelet brûla en 1871, lors de La Commune, et fut reconstruit à l'identique en 1874.

³² La cantatrice est, bien entendu, Anne Charton-Demeur. Cf. : Malou Haine, *400 Lettres de musiciens au Musée Royal de Mariemont*, Liège, 1995, Lettre de Berlioz au prince de Hohenzollern-Hechingen, 3 mai 1863, n° 111, p. 230, notes 4 et 5.

³³ On ne peut pas ne pas citer Aliénor (Poitiers 1122-Fontevault 1204) tant elle a marqué son siècle et les suivants. Elle a non seulement un rôle politique, mais influence indéniablement les mœurs de son époque. Pour le rôle politique même s'il est difficile de prouver le rôle qu'elle joua dans l'élaboration des deux codes de la région de l'île d'Oléron, appelés *Rôles d'Oléron* et *Coutumier d'Oléron*, il n'en reste pas moins que son nom y est attaché et qu'il est tentant de les lui attribuer. Le premier code définit les règles de la navigation maritime et sera d'ailleurs repris par les Anglais sous le nom de *Laws of Oleron*. Le second récapitule les croyances - parfois même légendes - et les traditions qui régissent et ponctuent les habitudes, coutumes et usages de l'île.

³⁴ Lors de la deuxième croisade (1147-1149), elle entraînera à sa suite, un délicieux poète saintongeais, puisque né à Blaye, Jaufré Rudel (v. 1113-v. 1170). Les lais de Marie de France, composés entre 1160 et 1180, sont révélateurs de la *fin'amor*. Le ravissant lai *Le chèvrefeuille* en est un aperçu, lai dans lequel Tristan, triste de ne pas voir Yseut, écrit sur un tronc d'arbre :

Belle amie, ainsi est de nous :

Ni vous sans moi, ni moi sans vous !

Quelques siècles plus tard, au XVI^e, un certain Michel de Montaigne écrit dans ses *Essais* à propos de son ami Etienne de La Boétie : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » N'y a-t-il pas quand même, là, comme une espèce de prolongement qu'une femme a déjà exprimé ?

plus que dignes d'estime. Elles écrivent des poèmes, des romans, des essais qui se découvrent bien au-dessus de simples exercices littéraires. Gammes ascendantes que deux angériennes, nées à la fin du XIX^e siècle et mortes dans le premier tiers du XX^e, exécutent avec aisance. La première, Valentine Germain³⁵ (1860-Saint-Jean-d'Angély 1934), publie des poésies dont voici un aperçu :

*Et dans le crépuscule, à la claire fontaine,
Vers laquelle on accourt de même qu'autrefois
L'amour - amoroso - chante sa cantilène
Dans un original et savoureux patois. (Gerbe poétique 1926)*

Valentine Germain apporte, si besoin est, la preuve que le patois de Saintonge est un langage qui appartient à sa région au même titre que le Français et montre cette évidence que, pendant des siècles quelle que soit la langue, l'amour n'a pas de frontières et se comprend au-delà du langage. Thème universel et intemporel, l'amour, mais ici inachevé, entre la jeune bergère Marguerite et le beau Jean qui devient garde champêtre, tisse la toile de fond du roman *Les Souvenirs de Marguerite* (1931) parsemé de tableaux champêtres et de descriptions des mœurs et coutumes de la Saintonge, écrit dans un Français très pur.

La deuxième angérienne mérite amplement d'être reconnue car l'œuvre qu'elle a léguée, dans sa brève vie, laisse pressentir un talent qui ne put s'épanouir. Madeleine Chéneau³⁶, née à Saint-Jean-d'Angély rue des Jacobins, le 18 août 1896, meurt le 25 janvier 1925. Elle avait vingt-neuf ans. Son premier recueil *Les Poèmes de Paris* édité, elle se lance dans une comédie lyrique, *L'Amoureuse leçon de musique* qui sera représentée à Paris en 1923. Lorsque la mort survient, elle préparait deux romans : *La Jeune fille de l'année* et *Monsieur Durand-Muffle*, et une comédie en un acte, *Comme elles ne sont pas toutes*. Ses poèmes sont délicats, empreints d'une nostalgie prémonitoire de sa fin :

*C'est le destin... L'automne vient, vêtu de rouille,
Et puis l'hiver glacé qui le suit de bien près ;
Et les amours d'antan dorment sous les cyprès
Sous la neige étalée et que nul pas ne souille.*

*Alors je songerai, peut-être la première,
Sous la lampe, le soir, de notre été bien doux ;
Et j'aurai conservé, j'espère, assez de vous,
Pour lire au coin du feu nos pages de lumière.*

Ces doux accents, qui devaient être rappelés, entendus à nouveau, témoignent de l'injustice du silence où ils étaient enfouis. Toutefois au fur et à mesure du XX^e siècle, les Saintongeaises affirment leurs qualités. Madeleine Bernardin (Les Essards 1909-Les Essards 1965) fait partie des membres fondateurs de la Société des Gens de lettres de Saintonge et d'Aunis dont elle sera Secrétaire. Femme de lettres dans toute l'acception du terme, elle écrit des poèmes et des nouvelles ayant pour toile de fond la Saintonge : *Saintonge que j'aime* ou *Fumées*. C'est avec la romancière et poétesse Liliane Gaschet (1902-1969), dont les dons évidents seront moins attestés que ceux de sa célèbre petite sœur, Odette Comandon, que l'éventail littéraire paraît donner le meilleur de lui-même. Non seulement elle fonde un Club de poésie à Paris, le Radar sis à Saint-Germain-des-Prés, qui fut fort prisé, mais écrit des poèmes : *Les Miroirs cachés* (1946) ou *Échelles de ciel* (1953), et surtout des romans presque sociologiques sur l'époque du Saint-Germain-des-Prés de la guerre et de l'après-guerre. Déjà *L'Angoissé du café de Flore* (1947) reflétait la faune qui hante Saint-Germain-des-Prés mais c'est avec la couverture de *Ces Gens de Sartre Ville*³⁷ sur laquelle on voit des personnages - un garçon et une fille habillés avec chemise et corsage verts et blancs à petits carreaux et pantalons moulants noirs - que la vision de ce qu'on appelle alors l'existentialisme se révèle : Sartre, le Café de Flore, l'esprit d'indépendance, l'intellectualisme branché. Au-delà du roman reportage, cette couverture concentre à elle seule le sens et la nostalgie d'une époque mythique.

³⁵ Elle était née Treuillon, au lieu-dit Les Arrondeaux. Son mari était ferblantier (quincaillier) rue du Minage à Saint-Jean-d'Angély. Elle signe ses ouvrages V. Germain-Treuillon.

³⁶ D'une vieille famille angérienne apparentée à Georges Clémenceau, son père était avocat.

³⁷ *Ces Gens de Sartre Ville*, Préface de Pierre Descaves, Paris, Self, 1953.

Trois Saintaises enfin s'ajoutent à notre panthéon littéraire. La première est Marie-Geneviève Gardrat, épouse de Butlar (Saintes 1914-Saintes 1988), lauréate de la Schola cantorum, qui écrit des opérettes et publie des romans et des poésies sous le pseudo Charles-Robert Staines (anagramme de Saintes). En 1960, elle reçoit le prix de l'Académie de Saintonge pour *Noël de Beauvoir*, drame en 5 actes, et devient membre de l'Académie de Saintonge. Elle fonde un prix, le prix Marie de Butlar qui récompense une œuvre poétique.

La deuxième, Marie-Antoinette Cauro (1904-1990) plus connue sous son pseudonyme, Nita Corelli, habita longtemps à Saintes. Poétesse, romancière, dessinatrice, comédienne, chanteuse, chansonnière, elle maîtrise avec bonheur l'opérette, la comédie musicale, écrit des chansons, des sketches pour la radio et la télévision, des revues pour le music-hall, notamment pour le Cercle musical de Bergerac. Sa carrière la conduit dans de nombreux pays. Elle se distingue dans le roman : *La Sirène aux mains vides* (1955), *Le Fil de sable* (1977), *La Chambre aux ombrelles* (1988) et dans la poésie, *Aux Sources des miroirs* (1973), *Ce n'est là que le chant du cygne* (1984) :

*On porte son cœur
Tel qu'on l'a reçu
Tel qu'il a battu
Tel qu'il a vécu
On porte son cœur
Tel qu'on l'a reçu
Rien en profondeur
Ne le change plus... (Extraits du recueil Aux Sources des miroirs, 1973)*

Nita Corelli est citée dans les personnalités qui ont habité Montmartre : *les Montmartrois*³⁸, dont le nom, à un titre ou un autre, a laissé son empreinte, mais c'est surtout à Saintes que son souvenir reste vivace car elle participa au cercle poétique du Moulin-de-Guerry, nom du lieu-dit où habite notre troisième Saintaise, Arlette-Marthe Fournier (1934-1988), qui fonde, en 1987, le toujours actuel *Moulin de Poésie* ; elle était professeur de lettres et - surtout et ô combien - poète.

Il y avait... A Mariette M

*Il y avait la floraison magique des lilas
et les cerises comme des baisers, que dévoraient
les merles, et puis la kichenotte
sur le regard si bleu de ma grand-mère...
Il y avait le cimetière aux trois cyprès
toutes les couronnes de perles
et les chrysanthèmes de la Toussaint...
Il y avait le fleuve, ô vie.*

*Les champs de blé, tous les glaneurs,
cette chaleur, cette torpeur d'été
les grands feux de javelles dans la petite
cheminée où les châtaignes pétaient sous la braise...
Et j'étais là, petite fille sage, attentive
aux belles fleurs, aux chants d'oiseaux
aux contes de ma grand-mère aux yeux si bleus...
Il y avait le fleuve, ô vie.
[.....]*

*Le cochon crucifié et qu'on tue et qui hurle
sans fin, dans ma mémoire encore,
les vendanges et le moût collant aux jambes
de ceux qui piétinaient les grappes,*

³⁸ *Les Montmartrois*, Paris, éditions André Roussard, 2003.

*la mule de Daniel, les charrettes de foin,
et sous la kichenotte, le regard si bleu de ma grand-mère...
Il y avait le fleuve, ô vie.
[.....]*

*Dans le clapier, tous les petits lapins
que j'aimais tant, que pourtant l'on tuait...
Et puis... la maladie, le regard bleu terni,
la kichenotte au feu, le rire qui se brise,
la mémoire qui fout le camp,
les passeroses passaient,
le linge sale s'entassait...
Il y avait le fleuve, ô vie.*

*Ce jour de grand soleil
ce jour d'adolescence
et ce parfum, dans l'air, des robiniers
dont les bouquets pendaient comme des lampions
du Quatorze Juillet...
Et puis... Ce tas de gris qui tombe du grenier,
ce corps, comme un pantin, tous les ressorts brisés...
Grand-mère... C'était toi, morte, sur le pavé...
Ton beau regard si bleu comme fardé de glaires...
Et je me prends encore à hurler ma douleur...
Il y a pourtant toujours le fleuve, ô vie. (19 janvier 1985)*

Pour les Saintongeais que nous sommes, ces scènes aux images et aux odeurs évocatrices se pressent devant nos yeux. Comment ne pas se rappeler les moissons, les feux de javelles qui crépitaient et sentaient si bon, les vendanges et enfin les quichenottes que, pour les avoir vues à la fin des années 1940, portaient encore les Saintongaises mais qui, elles aussi, ont été à jamais rangées dans le tiroir des souvenirs. Et puis, quand nos yeux se sont ouverts, comment ne pas saluer cet hymne à la vie qui continue malgré les douleurs et les mille riens qui la remplissent : vie qui coule, immuable comme notre Charente.

Mais cette brève ronde des Saintongaises qui écrivent ne peut se terminer sans rappeler une Saintongaise marquante, et remarquable, qui a été remise à l'honneur dernièrement, en juin 2010. La ville de Saint-Julien-de-l'Escap, où elle était née en 1900, a honoré sa mémoire et a donné son nom à une place, la place Noël Santon, pseudonyme de Noëla Yvonne Marie Le Guiastrenec, morte à Saint-Jean-d'Angély en 1958. Elle était indépendante, libre et douée : essayiste, poète, elle publie sous divers pseudonymes masculins un nombre impressionnant de romans ; mais elle peint également et fait des gravures sur bois remarquables, notamment pour montrer son opposition à l'occupant nazi lors de la dernière guerre mondiale. C'est grâce à Noël Santon, qui fit des recherches et publia un ouvrage sur *Les Écrivains de Saint-Jean. Inventaire littéraire et biographique*, avec des Bois gravés par l'auteur, que la plupart des angériennes, citées ce soir, peuvent être remises à l'honneur.

Femmes qui écrivez si bien la vie, vous savez également la raconter, la croquer aussi, dans ce « parler savoureux », selon l'expression de Raymond Doussinet, ce parler unique de la Saintonge ; et c'est peut-être là que les Saintongaises donnent le meilleur aperçu de leur talent. Dans ce domaine en effet, elles semblent trouver matière à création, et font preuve - et on en retrouve trace dès la fin du XIX^e siècle - d'une verve et d'une justesse étonnantes. L'une des plus anciennes, que l'on se doit de citer car elle inspira certainement plus tard nombre de patoisantes dont notre jhavassee Odette Comandon, est Marie-Adèle Genat dite Frazine Moquandier (Châteauneuf-sur-Charente 1847-Jarnac 1922). Dans la tradition orale des bardes, elle dit sur scène ses propres textes pleins d'humour de la réalité de la vie saintongaise, qui seront réunis sous le titre *Les Histoires à Frazine*.

Sans conteste, la plus connue du grand public - et elle est incontournable - est Odette Comandon, née Gaschet (Angoulême 1913-Royan 1996), dite la Jhavassee des Charentes, que nous avons signalée grâce à sa sœur Liliane. Elle écrit et produit ses textes, et beaucoup d'entre nous ont certainement eu la chance de la voir et de l'entendre. Ses histoires : *Contes et récits de la cagouille*, poèmes, monologues, sont dans tous les esprits. Elle joint au talent de conteuse celui d'actrice et écrit des comédies illustrant la vie de nos Charentais. N'oublions pas qu'Odette Comandon était érudite. Après avoir fait ses études secondaires au lycée Edgard Quinet à Lyon, elle les poursuit à la Faculté de Lettres de Lyon. Cependant une partie de son enfance se passe en Saintonge, dans la propriété familiale près de Condéon en Charente, bercée par le patois charentais d'une personne chez qui elle allait : patois qu'elle approfondira pour se spécialiser dans ce « parler » et dans la culture des Charentes. En 1934, elle épouse Etienne Comandon, des cognacs Comandon à Jarnac où elle habitera pendant quarante ans. À partir de 1947, pendant des années dans le quotidien *Sud-Ouest*, elle écrit une rubrique hebdomadaire en patois intitulée *Babluches et jhavasseries*, qui se transforme en de véritables chroniques qui fondent sa notoriété. En même temps, elle donne des spectacles publics qui connaissent un grand succès et détrônent quelque peu notre barde saintongeais, Goulebenéze, dans l'estime du public. Il paraît que le « bon chic bon genre » d'Odette Comandon passait mieux que le style, disons plus « anar », de Goulebenéze³⁹. De toute façon, que justice leur soit rendue à tous les deux pour nous faire aimer avec tant de justesse et de verve le comportement saintongeais.

Après la mort de Goulebenéze, en 1952, elle recrée avec Pierre Machon la troupe du Tréteau saintongeais et devient alors l'incontestable chef de file des patoisants. Elle produit également la fameuse *Mérine à Nastasie* du Docteur Jean, Athanase Jean⁴⁰, certainement l'un des textes, avec ceux de Burgaud des Marets, les plus justes et purs du patois saintongeais. En 1959, Odette Comandon entre à l'Académie de Saintonge « ce à quoi Goulebenéze n'aurait, paraît-il, jamais pu prétendre »⁴¹. Membre de l'Académie de Saintonge, elle en devient la directrice en 1965, animant avec beaucoup d'humour les séances publiques et entre aussi, à la même époque, à l'Académie de l'Angoumois. Adroite, fine observatrice, pétulante, elle sait adapter son registre selon le public : plus éduqué pour les séances des académies dont elle fait partie, nettement plus gouailleur et populaire lors de ses spectacles publics. Conjointement elle multiplie, durant les années 1960 à 1980, pièces de théâtre, conférences, disques, émissions de radio, publication de textes, sans oublier les animations diverses auxquelles elle est conviée. Elle se remarie avec Jacques Faucheux et désormais vit à Royan où elle meurt en 1996.

Les patoisantes sont nombreuses et démontrent la force de l'oralité, affranchie de la lettre, animée par la vie quotidienne, qui relie directement l'être humain au sol qui l'a vu naître et l'a porté. Aujourd'hui le patois connaît un regain d'intérêt et, parce qu'ils me sont connus et font surgir à ma mémoire une foule de souvenirs d'adolescence, couleur sépia, deux noms de patoisantes disparues me touchent particulièrement. Andrée Resnier, épouse Labrousse (La Rochelle 1919-Saint-Jean-d'Angély 1990), plus connue en tant que Mémé Zoé, animatrice de la Radio Benéze qui n'existe plus, racontait des histoires « ben de cheu nous ». Elle a poursuivi cette culture orale qui transmet de bouche à oreille une mémoire ancestrale. Lieu de l'enracinement, le deuxième nom est celui de Marguerite Vaylle-Dorbeau, née et morte à Cressé (1920-1965), dont le pseudonyme Norine Chabeursat se retrouve dans beaucoup d'histoires du *Subiet*. Il est vraisemblable que son parcours individuel de Saintongeaise et son parcours social - elle était institutrice - se soient étroitement mêlés et son roman « humoristique », *On se marie à Saint-Chafouin*, reflète ce constat. Les dialogues et monologues, les apartés, sont écrits essentiellement en patois alors que la narration est écrite en Français. Ce choix délibéré permet la compréhension et, à la fois, développe l'accès et l'assimilation à un langage considéré comme propre à une communauté.

Ce roman, dédié à Noël Santon grandement admirée, est illustré d'un crayon virtuose et ironique, démontrant un réel talent de dessinatrice. Davantage vaudeville que roman, cette peinture comique d'une lucidité confondante projette parfaitement, à l'aide d'un parler concrétisé par des images réalistes, les tics et les comportements des personnages qui se débattent dans des situations

³⁹ D'après F. Julien-Labruyère, *Dictionnaire biographique des Charentais*, Paris, Le Croît vif, 2005, pp. 338-339.

⁴⁰ (1861-1932) dit Yan Saint-Acère (de son lieu de naissance Saint-Césaire). Il fut médecin à Rouffiac. *La Mérine à Nastasie* (1902).

⁴¹ F. Julien-Labruyère, *op.cit.*, p. 339.

habilement amenées pour donner des quiproquos pleins de verve et de naturel. C'est un régal de psychologie drôle et enlevée des mœurs saintongeaises.

L'intrigue se révèle d'une grande simplicité et se déroule autour de deux familles : la première famille est celle des Baudru dont le père, veuf de soixante-cinq ans, vit avec son fils François amplement en âge d'être marié ; l'autre met en scène les Légrinat dont la mère, veuve encore « agralante », se désespère de voir sa fille, Mariette, belle fille dégourdie de vingt-neuf ans, toujours célibataire. Pour corser la situation, les Baudru et les Légrinat habitent le Prieuré de Saint-Chafouin, vendu comme bien national à la Révolution en 1791, séparé et acheté par les ancêtres des deux familles qui, après avoir vécu « en bonne intelligence », se haïssent à la suite de la perte de la clé de la porte d'entrée commune aux deux logis. Nous sommes en 1957, et depuis des générations, bien que voisins, les Baudru et les Légrinat s'ignorent superbement, ne se parlent plus et se voient encore moins. Tel est le point de départ de ce morceau choisi de psychologie et de sociologie éclairées qui, après bien des péripéties, se termine par un double mariage : celui du père Baudru et de la mère Légrinat, et celui des enfants.

On se marie à Saint-Chafouin est un véritable guide de description des traditions locales et de communication du patois saintongeais. Comme les autres patoisantes avec leurs expressions savoureuses et métaphoriques, Norine Chabeursat, avec une authenticité et une exactitude que la psychologie et la sociologie - en tant que disciplines - ne peuvent que lui envier, sert la culture charentaise et l'investit d'un pouvoir symbolique. Par là même, elle « rentre dans la lignée de ces bons serviteurs de notre littérature charentaise », comme le souligne justement l'auteur de l'article qui salue sa mort injuste⁴². N'en doutons pas, elle nous a quittés trop tôt.

Qu'elles aient des vies hors normes ou au contraire qu'elles n'existent que par leurs enfants, qu'elles possèdent des dons reconnus, qu'elles fassent preuve de courage et de talents évidents, les Saintongeaises mentionnées méritent d'être considérées pour ce qu'elles sont : femmes et artistes à part entière. Nous leur sommes tous redevables d'être cette part inaltérable de l'histoire de la Saintonge où passé et présent s'abolissent pour construire la longue chaîne de la continuité. C'est pourquoi nous nous devons de dévider, ensemble, le fil de cette ballade des Saintongeaises du temps passé.

Jeanne Brunereau
docteur ès lettres Université Paris VIII

Bibliographie

Aubisse, Gérard, *Les Peintres Charentes-Poitou-Vendée XIX^e-XX^e siècles*, en collaboration avec Ch. Gendron, M.F. Gérard, P. Pasquereau, P. Reverchon, P. Vernois, Échiré, éditeur Gérard Aubisse Auto-Éditions Logis de Beaulieu, 2001.

Benoît, Sébastien, *Henri-Anatole Coudreau (1859-1899), dernier explorateur de l'Amazonie*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Berlioz, Hector, *Correspondance générale*, établie sous la direction de Pierre Citron, Paris, Flammarion, 7 vol.1972-2001 et *Suppléments*, 2003.

Delbo, Charlotte, *Le Convoi du 24 janvier 1943*, Paris, Éditions de Minuit, 1965.

Dictionnaire biographique des Charentais, Paris, Le Croît vif, 2005.

Doussinet, Raymond, *Le Parler savoureux de Saintonge*, illustrations de Georges Charpentier, Angoulême, Imprimerie de la Charente, 1967.

Doussinet, Raymond, *Le Paysan Saintongeais dans ses bots*, avec des croquis de Gautier, La Rochelle, Rupella, 1963.

Gensbeitel, Christian, *L'Abbaye aux Dames de Saintes*, Paris, Le Croît vif, 2009.

Montmartrois (Les), Paris, éditions André Roussard, 2003.

Prasteau, Jean, *Charentes et merveilles*, Paris, Éditions France-Empire, 1977.

⁴² *Sud-Ouest*, article signé Ch. (Charly Grenon) du 20 décembre 1965. Il y est précisé : ces artistes « qui ont œuvré brillamment pour la gloire de notre province ».

Ranguet, Pierre-Damien, *Biographie saintongaise et Dictionnaire historique*, Saintes, 1851.

Ranc, Paul, *La Réforme en Saintonge, Aunis et Poitou*, Conférence donnée au Camp des arceaux à Lesparre-Médoc (33340), août 1999, publiée dans *Actualités évangéliques*, octobre 2000.

Santon, Noël, *Les Écrivains de Saint-Jean*. Inventaire littéraire et biographique. Bois gravés par l'auteur, Saint-Jean-d'Angély, Brisson Éditeurs, 1954.

Vie de Sainte Thérèse (La), traduction de M. Arnauld d'Andilly (1589-1674), Paris, chez Pierre Le Petit, 1671.

Remerciements

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à madame Jacqueline Fortin, de l'Académie de Saintonge, qui m'a permis de consulter les archives de la *Maison de Jeannette* et n'a pas hésité à sacrifier un peu de son temps à la recherche de ces patoisantes qui participent à la permanence de l'identité saintongaise.

Je tiens également à remercier M. André Brisson qui, avec générosité, m'a ouvert ses archives me permettant ainsi d'accéder à l'ouvrage de Noël Santon. Il m'a aidée à enrichir ma documentation en m'offrant spontanément les photocopies de biographies et d'ouvrages des Saintongaises angériennes, particulièrement pour Valentine Germain-Treuillon, Madeleine Chéneau, Hélène de Lajallet et Marie-Anne de Coybo.